

Pour en finir avec
toutes les prisons...

Ecoutez *l'Envolée*,
les vendredi à 19 heures
sur 106.3 FM

Lisez *l'Envolée*,
trimestriel contre toutes les prisons
63, rue de Saint-Mandé,
93100 Montreuil

à lire...

Metaleurop
Paroles ouvrières

Frédéric H. Fajardie

ed. Mille et une nuits
coll. Témoignages

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DU RAVIN BLEU
EN FÉVRIER 2004



NON
je ne serai pas
MATON !

ZÉ MIGRO

DE L'HUILE SUR LE FEU
L'INSOMNIAQUE

DE L'HUILE SUR LE FEU

Déjà parus :

Alexandre DUMAL, *T. N. T.*

Jack MALT, *Quand la ville tremble*

Jean-Pierre BASTID, *Demain le chaos*

Jaime RASTAPOPOULOS, *Ici est ailleurs*

Madeleine MOREL, *Le Chemin de travers*

Carmen NICOT, *La Blonde, la brune et les truands*

Jean Pierre LEVARAY, *Désertion, plan social*

La prochaine parution, en mars 2004 sera due à la plume de L'AGORA.

Pour tout contact :
L'INSOMNIAQUE
63, rue de Saint-Mandé
93100 Montreuil
tél. : 01 48 59 65 42
fax : 01 48 70 84 01

Site : <http://insomniaqueediteur.free.fr>

sement et je me mis à rêver d'une belle journée où les ouvriers et ouvrières de Metaleurop nous contacteraient pour nous annoncer qu'ils avaient envie d'empêcher la construction de cette putain de taule.



Aujourd'hui, c'est comme si nous avions peur de nos enfants. Quel délire!

L'insécurité : cheval de Troie de tous les politiques. Entre vaches folles et moutons tremblants, il serait évident que nous avons bien plus à craindre et à redouter les hordes de sauvageons que l'insécurité alimentaire, chimique, industrielle, économique, politique? Les jeunes, les minorités, pauvres sans voix, sans pouvoir... Cibles idéales! Moins de places à l'école revient à plus de places en prison.

Quartier d'Isolement,
Fresnes, mars 2001

À suivre...

qu'au fond c'était exactement ce que je pensais, mais que je n'avais pas les bons mots pour le dire.

– Et vous, vous nous avez donné une belle leçon de solidarité et d'ouverture. C'est aussi important que de pouvoir formuler les problèmes.

– Vous savez, on a mesuré l'importance de tout ça trop tard. Une fois qu'on a été jetés. C'est ça le problème, il faut se réunir, se rencontrer avant, sinon on ne parvient pas à créer un rapport de forces. On peut être des millions dans la rue, ça n'a de poids que si l'on est capable de partager véritablement nos luttes. C'est pour ça que nous, aujourd'hui, on cherche à rencontrer le plus de monde possible, tous ceux qui se font bouffer doucement par le système, pour leur raconter ce qui nous est arrivé et pour prendre conscience d'autres réalités. Ce n'est pas suffisant, mais c'est un début nécessaire.

Nous sommes repartis après nous être donné un nouveau rendez-vous. Nous étions plus que surpris du niveau d'échange... Et, alors que mes amies s'étaient doucement endormies, je me disais qu'il faudrait que j'aille raconter tout ça à mes complices de la Troupe des Non-Travailleurs. Et puis, comme il neigeait très fortement, la valse des flocons m'enivrait insidieusement.

Fin janvier 2004, Courcelles-les-Lens

« Enfin, nous souhaitons adresser un message à tous les jeunes des cités, à tous les enfants du prolétariat et du sous-prolétariat, à tous ceux et celles appartenant à la classe des sacrifiés du système. Hier, vos parents et grands-parents, nos parents et grands-parents étaient transformés en chair à canon, envoyés au front pour y crever en défendant des intérêts qui n'étaient pas les leurs. Aujourd'hui, c'est le destin de chair à prison qui nous est offert, qui vous est offert. Refusez cette tragédie, refusez cette logique. Prenez conscience de tout cela avant qu'il ne soit trop tard. Car les portes des prisons se referment de plus en plus sur vous et de plus en plus longtemps, alors que les véritables délinquants, ceux qui vivent sur le dos de la misère, de notre misère, de toute leur arrogance, se goinfrent en rigolant de nos malheurs, de nos vies sacrifiées. »

La lumière revint alors dans la salle municipale de Courcelles-les-Lens. Les trois cents personnes qui étaient présentes restaient un peu étonnées mais pas insensibles aux quelques minutes d'images que nous projetions au début d'une soirée organisée par l'association Chœur de fondeurs.

Pourtant, la situation était loin d'être évidente et simple ; ces femmes et hommes avaient fait le déplacement pour voir l'avant-première d'un documentaire réalisé autour de l'histoire récente de la fermeture de l'usine métallurgique de Metaleurop, leur usine, leur histoire, et ils avaient eu pendant onze minutes devant leurs yeux trois prisonniers de la centrale d'Arles qui s'étaient filmés clandestinement pour dénoncer le système judiciaire et carcéral... Sans parler du contenu même du court-métrage : la compréhension était rendue difficile par le fait que les voix des détenus avaient dû être masquées et que eux-mêmes s'étaient entièrement revêtus de sacs plastique pour ne pas être reconnus. L'administration pénitentiaire ne supporte pas d'être critiquée en général et elle punit systématiquement ceux qui, de l'intérieur, se permettent de la remettre en question.

La courte présentation que nous avions faite ne pouvait pas combler entièrement la distance qui sépare, au moins superficiellement,

comme si la véritable insécurité ce n'était pas celle qui venait d'être vécue ici à Metaleurop, comme si la vraie violence ce n'était pas celle des patrons et de leurs serveurs.

Une jeune femme conclut avec d'autres :

– La seule solution c'est de leur faire peur à tous ces salauds, c'est de leur montrer vraiment qu'on ne se laissera pas faire, que leur monde de merde, de fric, on n'en veut pas. La seule chose qu'il faut faire, c'est développer un mouvement, un nouveau 68, où l'on s'organiserait entre nous, entre tous ceux qui sont concernés, sans se laisser bercer par des intermédiaires qui ont vite fait de tourner casaque. Moi, je ne crois plus qu'à cela.

Fin janvier 2004, une heure après, dans un café de Courcelles-les-Lens

Après la clôture de la soirée, nous nous sommes retrouvés à une petite vingtaine autour d'une bière et de bonnes frites, comme ils savent les faire dans le Nord. L'ambiance était devenue très chaleureuse.

Une des femmes qui a toujours été là pendant le conflit et qui continue à tout faire pour maintenir les liens entre les licenciés nous dit :
– Je vous comprends mieux maintenant. C'est vrai, la première fois que vous êtes venus, je ne percevais pas le sens de votre action. Mais là, quand j'ai entendu Natacha, je me suis dit

prisons encore pire, des prisons de haute sécurité où l'on ne voit vraiment plus personne, sauf des matons, tout comme celle que l'État projette de construire près de chez vous.

Tina :

– Et il y a un autre élément de taille. Les nouvelles prisons devraient devenir rentables : comme si les établissements pénitentiaires avaient vocation à se transformer en entreprises et les tribunaux en bureaux de placement. À l'américaine. Un ouvrier est licencié, il se retrouve sans le sou, il commet un délit, il se fait arrêter et doit travailler en taule pour subvenir à ses besoins, quelquefois à ceux de sa famille, pour un salaire plus de dix fois inférieur à celui qu'il percevait dans son entreprise. Exactement comme les multinationales font avec les pays pauvres ; si j'ai bien compris, une partie de Metaleurop avait été délocalisée en Asie, où la main d'œuvre est corvéable à merci. Ils auront le choix comme ça, soit les pays pauvres, soit les centres pénitentiaires.

Nous parlons maintenant tous ensemble des similitudes entre le monde intérieur et extérieur ; du fait que c'est la société toute entière qui ressemble de plus en plus à une vaste prison : des flics partout, des écoles sous surveillance, des caméras à chaque coin de rue, des digicodes, des résidences protégées...

les luttes du monde du travail et celles du monde de la prison.

– Nous faisons partie d'un collectif d'anciens détenus, de familles et de proches de prisonniers. Nous nous occupons dans la région parisienne d'une émission de radio et d'un journal qui s'appellent *l'Envolée*. Cela peut paraître étonnant de nous voir intervenir à ce titre au début de votre soirée à laquelle nous avons été fort sympathiquement conviés. La raison principale de notre visite est que nous sommes persuadés qu'il y a un lien entre la fermeture de Metaleurop par exemple et le nombre croissant de prisonniers.

Même si les applaudissements qui ont suivi ces propos pouvaient être plus une marque de politesse qu'un assentiment, nous ne nous sentions pas rejetés et les signes de curiosité à notre égard nous surprenaient d'autant plus agréablement que nous passons généralement pour des extraterrestres. La rencontre était possible ; et la rencontre n'est-elle pas la première condition pour sortir de l'isolement, de la séparation des combats contre ce monde de puissants et d'argent ? La rencontre, quand elle n'est pas dépendante des structures institutionnelles, n'est-elle pas l'aventure humaine la plus prometteuse de véritables richesses ?

Octobre 2003, banlieue parisienne

Presque un an auparavant, au printemps 2003, on annonçait la fermeture définitive du site de Metaleurop, situé à quelques kilomètres de Lens, dans une région déjà largement sinistrée par l'extinction du textile et de centres métallurgiques. Huit cent trente salariés laissés sur le carreau par un géant de l'achat de matières premières, Glencore, groupe suisse qui touche à tout ce qui rapporte : céréales, pétrole, aluminium, plomb, zinc, etc. Logique capitaliste oblige, quand une filiale commence à enregistrer des pertes, on la fait entrer en liquidation judiciaire, on dépose le bilan et on licencie tout le monde. La multinationale ne s'occupera pas plus de la décontamination du site que de l'indemnisation des salariés. Alors, l'État français a royalement proposé aux licenciés une prime de départ, maigre consolation face à un avenir plutôt sombre, et quelques propositions de reconversion...

– Allô, Natacha, c'est Tina. Tu as entendu, il y avait à la radio une émission sur Metaleurop. Ils causaient de la construction d'une nouvelle prison juste à côté du site ; ils précisaient même que ce serait l'une des deux centrales à effectifs réduits, tu sais, les ultrasécuritaires réservées aux plus « dangereux » comme ils disent.

qu'on construise des nouvelles prisons, plus propres, plus spacieuses ?

Rosa :

– Ça n'est jamais arrivé dans l'histoire qu'on construise des prisons dans cette optique. Elles sont toujours bâties pour qu'on puisse enfermer de plus en plus de monde. La dernière fournée d'établissements pénitentiaires, au début des années 90, a permis qu'en dix ans on double le nombre d'incarcérés.

Un ouvrier :

– Mais il y a quand même eu des progrès, la peine de mort a été abolie en 1981.

Zé :

– C'est la guillotine qui a été supprimée, pas la peine de mort. C'est vrai, on n'exécute plus et c'est une bonne chose, mais comme les tribunaux prononcent des peines de plus en plus longues et que pour beaucoup il n'y a aucun espoir de sortie, cela revient à appliquer des peines d'élimination, la mort lente comme on dit.

Natacha :

– Les nouvelles prisons elles sont conçues pour isoler toujours plus, comme à l'extérieur. Plus on est seul, plus on est faible. Après, il ne reste plus que la télé et les médicaments pour faire passer le temps. Les nouvelles prisons sont des cliniques psychiatriques, et quand on reste debout malgré tout, on se retrouve dans des

peut pas être juste, elle est une justice de classe. »

Les échanges se font plus nombreux. La question centrale du « Quoi faire? » revient sans cesse, surtout depuis que les directions syndicales ont montré leur visage de collaborateur et les politiques leur profil de bonimenteur tout juste bon à endormir ceux qui chercheraient à se réveiller.

Une jeune femme revient sur le communiqué clandestin des prisonniers de la centrale d'Arles :

– C'est curieux, jamais je n'aurais imaginé cela, mais on comprend bien dans ce film que ces prisonniers, ils ont les mêmes problèmes que nous. Qu'on les a jetés comme des malpropres, qu'ils sont condamnés au silence. Nous, les médias et les écolos ont essayé de nous faire passer pour des inconscients pollueurs prêts à risquer la vie de leurs enfants pour conserver le site alors qu'on était les premiers à dire qu'il fallait décontaminer. On est les premiers touchés par les maladies! Et quand j'ai vu ces détenus qu'on fait toujours passer pour des monstres, j'ai eu l'impression de voir des gens comme nous...

Le réalisateur du film :

– Moi je me demandais si la solution pour eux n'était pas dans ce que vous dénoncez, à savoir qu'il serait mieux pour leurs conditions de vie

– Eh ben voyons, comme ça la boucle est bouclée. On donne aux laissés-pour-compte une belle solution, ils deviendront des employés du tout-sécuritaire pour surveiller ceux que la misère aura poussé au bout.

– Non, ce n'était pas le ton de l'interview. Ils parlaient de violence de façon plutôt claire. J'ai entendu l'un d'entre eux dire que la violence c'était pas celle des gens exaspérés même s'ils se mettaient à casser des vitrines, mais plutôt celle des CRS envoyés par les patrons. Une phrase du genre : « La vraie violence, c'est d'obliger les gens à vivre comme ils ne voudraient jamais vivre s'ils avaient le choix. »

– Ça change de tout ce que l'on entend généralement. Même ce printemps, pendant les mouvements, on n'avait pas trop noté ce genre d'analyses...

– Et c'est pas tout. Suite à la proposition du sinistre Bédier, tu sais, l'ancien ministre délégué à la construction des nouvelles prisons, de retrouver un emploi dans la pénitencière, plusieurs voix se sont élevées en disant : « Non, je ne serai pas maton, je ne serai pas le surveillant de mes enfants. »

– On pourrait aller discuter avec eux un de ces jours. C'est amusant, j'étais en train d'écrire un édito avec Zé et on s'interrogeait une fois de plus sur l'absence de réflexions communes entre ceux qui sont touchés par un même sen-

timent de révolte face à ce monde qui a la fâcheuse tendance à considérer les êtres humains comme des marchandises qu'on jette quand elles ne sont plus rentables soit sur la paille soit dans des cachots.

– Vas-y, lis-le moi.

– Juste la fin : *« Nous avons du mal à trouver une cohérence, oscillant entre le refus de structures organisationnelles et la difficulté à nous organiser. Nous sommes sujets souvent aux effets de l'idéologie individualiste qui confine l'idée de la liberté dans le repli sur soi et dans la responsabilisation personnelle ; nous ne parvenons pas à dépasser le particularisme de nos combats ou de nos points de vue : nous restons radicaux sans nous mettre à l'épreuve du réel, meilleure méthode pour éviter tous les compromis mais la plus sûre aussi pour ne jamais la rendre efficiente. Il nous semble que l'époque est propice à l'apparition de résistances qui pourraient se donner les moyens de se réfléchir, de se dire, de se propager, de se dégager des discours ronronnants ou incantatoires, de se mêler, de s'organiser... »*

– Bon, j'essaie de joindre Rosa et on se voit pour essayer de se mettre en relation avec cette association Chœur de fondeurs. On n'a rien à perdre à aller les rencontrer, à comprendre ce qu'ils pensent vraiment du fait que l'État prévoit de construire 13 000 places dans 30 nouvelles prisons. »

Le réalisateur insistait sur la nécessité de mettre les élus du bon côté, mais il avait en face de lui trop de floués ; l'entreprise avait commencé à être rachetée par Glencore en 1995, sous la gauche.

Natacha demanda la parole :

– Qu'est-ce qui nous permettrait d'imaginer que l'État et les entreprises capitalistes ne travaillent pas main dans la main ? L'État a pu jouer un rôle social quand il était nécessaire au développement de l'après-guerre. Mais maintenant que cette période d'expansion est terminée, il joue le rôle de contrôleur social face à tous ceux qui pourraient affirmer leur colère contre leurs exploiters. L'État a toujours une fonction de régulateur social pour faciliter au maximum le développement capitaliste : il est providence pour les riches. Ce que les ouvriers et les pauvres ont obtenu, ce n'est qu'en l'imposant !

Un ancien cadre de l'usine :

– C'est pour ça qu'il faut choisir nos élus, pour qu'ils nous protègent vraiment et qu'ils fassent appliquer les lois.

Zé :

« Mais quelles lois ? Comme l'État est au service du système qui nous oppresse, les lois sont écrites, votées et appliquées par les mêmes. Vous l'avez bien assez vécue cette évidence que la loi est du côté des nantis, que la justice ne

Fin janvier 2004, toujours à Courcelles-les-Lens

Le documentaire qui avait été projeté abordait la question de Metaleurop d'un point de vue plutôt juridique ; y étaient posées pêle-mêle les questions des plans sociaux, des reconversions, des stages et des réembauches. Pour conclure qu'une grande majorité des anciens salariés n'avait toujours pas retrouvé d'emploi. Un débat commença alors qui se transforma rapidement en une discussion à bâtons rompus ; on était loin des bavardages mondains habituels et des déballages d'opinions : la situation était ici bien concrète.

Le réalisateur du film, présent dans la salle, persistait à montrer l'État comme démissionnaire face aux entreprises et lui demandait de jouer son rôle de protecteur social. Une femme lui répondit rapidement :

– Moi, je n'ai plus confiance dans tous ces dirigeants, qu'ils soient de droite ou de gauche. On les voit même dans votre film en train de parler de nous tout en se baffrant ; c'est répugnant de les imaginer évoquer nos vies la bouche pleine et remplie par nos impôts.

L'un d'entre eux avait déjà écrit dans un témoignage pour *Paroles ouvrières* que :

– Je ne voterai plus jamais. J'ai pris l'initiative de renvoyer ma carte d'électeur, j'ai été suivi : on en a ramassé plus de 270 et on a tout envoyé à Chirac. »

Nous avons donné quelques coups de téléphone, nous avons été rapidement invités à venir participer à une réunion de l'association qui se tenait dans la mairie de Courcelles. Nous avions l'idée de passer deux jours là-bas, pour avoir le temps de discuter tranquillement, d'autant plus que le lendemain était une des deux matinées hebdomadaires où les anciens salariés et leurs familles viennent se retrouver. Pour ne pas rester isolés, pour ne pas abandonner la lutte, pour rester une force active. Nous avons lu pas mal d'articles sur le site et surtout nous avons apprécié le livre que Frédéric Fajardie venait de faire avec quelques-uns d'entre eux, *Metaleurop, paroles ouvrières*. Dans la voiture, nous finissons de nous persuader du bien fondé de notre voyage...

– Peut-être ont-ils refusé d'être matons juste à cause de la limite d'âge?

– Il ne faut pas se faire trop d'illusions, comme partout ailleurs il doit y avoir des opinions différentes sur la question. On dira ce qu'on pense, on écouterait et puis on verra bien. On laisse des numéros de *l'Envolée* et surtout on prend le temps.

« J'ai lu dans ce livre l'avant-propos de Fajardie, il ne tarit pas d'éloges à sujet des ouvriers de Metaleurop, écoutez : « *Quoi qu'on dise, ici l'étranger n'est pas rejeté, car si ce n'est qu'un homme qui passe, il s'est cependant arrêté*

quelques instants chez vous. (...) Ce coin du Nord est un peu d'un monde chaleureux et solidaire qu'ailleurs on perd de vue, un monde haï et qu'il faut détruire pour ceux qui nous concocent un petit enfer sur mesure où nous serons isolés et donc vulnérables, car c'est le but de la manœuvre. »

Nous avons eu la même impression de chaleur humaine, non seulement entre eux mais envers ceux qui venaient à leur rencontre. Nous avons noté des désaccords, bien entendu, mais pas de méfiance. C'est déjà beaucoup.

– Bonjour à tout le monde!

Le mot ne suffit pas, les mains se serrent dans cette petite salle, où ils se retrouvent autour d'un café, d'un chocolat en fumant une cigarette et en discutant de leur avenir. Comme si leur pari était que personne ne reste sur le carreau.

– Nous venons de la banlieue de Paris. Nous nous occupons d'un journal et d'une émission de radio destinés aux prisonniers et à tous ceux qui se sentent concernés par l'enfermement. Et, au train où vont les événements, le nombre va augmenter de plus en plus vite. Le chiffre record de 60 000 incarcérés a été dépassé.

Les premières réactions sont rudes, mais nous y sommes habitués.

métier véritable ; non seulement il n'était pas question de les voir fréquenter les mêmes syndicats, mais on les considérait pour ce qu'ils sont : les gardes du corps des riches.

Une jeune femme qui vient de retrouver un emploi et qui continue de voir ses anciens collègues :

– J'en connais des sympas, il y en a même qui sont d'accord avec nous.

Natacha, intraitable sur la question :

– Parce qu'ils vous connaissent depuis longtemps. Mais si on les envoie ailleurs, là où ils n'ont plus de liens affectifs, ils exerceront leur sale besogne sans se poser de question.

Tout en rangeant la table, la jeune femme :

– Oh, là, là, il est déjà midi passé, il faut qu'on s'en aille. Vous laissez des journaux, et puis revenez nous voir si vous pouvez.

– Pour sûr. La prochaine fois on essaiera de venir avec quelque chose à vous montrer, pendant une soirée que vous organiserez.

On s'embrasse et on se serre les paluches. Sans arrière-pensées.

Juste avant de partir, nous échangeons quelques mots avec l'un d'entre eux, un peu plus jeune. Lui nous dit que pour rien au monde il ne voudrait devenir flic ou maton. Qu'il est en train de préparer un diplôme d'éducateur de rue, pour travailler avec des jeunes, de l'autre côté du manche. C'est certain que nous reviendrons.

L'artificier, le sourire aux lèvres :

– Il y a un point sur lequel je suis d'accord avec vous les parigos, c'est que les gros voleurs ils sont au pouvoir et que c'est eux qu'on devrait mettre à l'ombre.

Tina, sous l'objectif du photographe :

– J'ai un ami qui a fait pas mal de placard et qui dit souvent : « Si les prisons ont des murs si hauts, c'est pour que les petits voleurs qui sont dedans ne voient pas les grands qui sont dehors. »

Rires approbateurs.

« Reprenez du café. Alors, vous avez fait toute cette route pour nous parler de vos prisonniers, au fond c'est sympahique. »

Rosa essaie de préciser :

– On a fait la route pour plein de raisons. Pour que vous nous racontiez pourquoi vous continuez à vous battre? Comment vous vous êtes organisés? Pour vous demander ce que vous pensez du fait que l'État n'a comme solution miracle, après avoir laissé votre région être sinistrée par la logique du profit, que de construire une prison ; pour comprendre comment vous pourriez accepter qu'on vous transforme en gardes-chiourme alors que vous étiez des ouvriers hautement qualifiés. Il n'y a pas si longtemps, dans la conscience ouvrière, le gendarme était l'idiot du quartier, et la profession de flic ou de maton n'était pas un

Une des femmes finit de préparer du thé :

– On ne peut pas se battre pour des prisonniers. Moi, même si j'étais au bord du gouffre, je ne franchirais pas la limite de la légalité. Et puis, qu'est-ce qu'on ferait de ceux qui touchent aux enfants?

Zé, tout en acceptant un verre :

– Vous savez, la limite de la légalité, vous l'avez déjà dépassée, en vous affrontant aux CRS, en jetant des bulldozers dans la Deûle. Et puis, si vous n'aviez vraiment plus de quoi subvenir à vos besoins ou à ceux de vos proches, êtes-vous si certaine de ne pas aller voler, juste pour manger et vous vêtir?

Natacha précise.

– On se bat pas pour, on se bat avec des prisonniers, du moins avec ceux qui résistent, parce que leur bataille est la même que la nôtre, sauf qu'ils sont un peu plus au fond du puits. Quant à cette histoire de pédophilie, c'est pratique pour nos gouvernants, ils justifient ainsi l'existence et la nécessité de construire toujours plus de taules. Pourtant, si l'on y regarde de près, dans la grande majorité des cas, les pédophiles sont des tenants d'une autorité : soit un père ou un oncle, soit un curé, soit parfois un instituteur. Le cas du violeur rôdeur est beaucoup plus rare. Alors, où est le mal? Sinon dans ces rapports autoritaires et misérables que peuvent être la famille, les

institutions religieuses, etc. C'est ça qu'il faut remettre en cause.

Un homme d'une cinquantaine d'années, artificier de métier :

– Moi, j'ai connu quelqu'un qui avait été en prison à cause de l'alcool au volant, il m'a raconté qu'il y avait surtout vu des jeunes délinquants qui ne pensaient qu'au fric, qu'à vendre de la drogue pour ne pas aller bosser et pour se payer des paires de baskets et rêver de belles bagnoles.

Rosa tout en enlevant son manteau :

– Qu'est-ce qu'on leur propose d'autre? Du travail, il n'y en a pratiquement pas. Il faudrait accepter des boulots de merde payés au lance-pierre pour engraisser des exploiters. C'est exactement ce qui vous est arrivé et c'est ce que vous-mêmes vous racontez, que vous avez trimé toute votre vie pour finir par être considérés comme des moins-que-rien qu'on peut jeter du jour au lendemain sans se soucier de ce qu'ils peuvent devenir. Et bien, c'est ça la société qui est offerte aux jeunes. Moi, je les trouve au contraire plutôt calmes, plutôt conciliants quand on voit qu'on leur enlève tous les espaces, y compris les halls d'immeubles quand il ne reste plus que ça pour se parler à l'abri.

Une femme plus âgée qui vient d'arriver :

– C'est pas complètement faux, mais je vois

ma fille, elle préfère travailler d'arrache-pied plutôt que risquer de se retrouver en prison.

Tina, intimidée :

– C'est une longue discussion, mais ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui comme hier, c'est toujours les pauvres qu'on enferme. Et, comme l'on commence à se sentir concerné par le chômage quand on est licencié, on comprend mieux ce qu'est la prison et à quoi elle sert vraiment quand on y a été confronté.

L'artificier, un peu provocateur :

– Il y a des riches qui se font attraper, regarde Sirven.

Natacha qui reste imperturbable :

– C'est une exception qui confirme la règle. Il vient d'y avoir une enquête faite à Montpellier : sur 480 procès, pour un même délit, 52% des chômeurs sont frappés d'une peine de prison contre 1% des cadres, 14% des employés et 13% des ouvriers.

Un ouvrier reconverti à la photographie :

– Nous on sait bien que la justice elle est pas la même pour tous. On a appris à nos dépens que ce qui est juridiquement juste peut être injuste à tout autre point de vue, économique, politique, social et même moral. Zé, philosophe :

– En fait construire des prisons pour enrayer la délinquance, c'est un peu comme construire des cimetières pour stopper une épidémie.